La plus belle histoire du bonheur

André Comte-Sponville, Jean Delumeau, Arlette Farge, Le Seuil, 2004.

Prologue

Vivre ne suffit pas, encore faut-il vivre heureux. […]
Mais de quoi s'agit-il ? Qu'est-ce qui fait le bonheur ? Un objet (l'argent ?), un lieu (le paradis ?), un temps (les lendemains qui chantent ?), une personne (Dieu, les autres, soi-même ?). La réussite, l'amour, la santé, la beauté ?

Qu'est-ce qu'être heureux ? Comment définir le bonheur lorsqu'on ne parvient à dire précisément ce que l'on désire ? Vous pouvez énumérer les petits bonheurs (contempler un beau paysage, voir ses amis, lire un bon polar…). En vain. Ce n'est qu'en faisant l'expérience du bonheur que nous pouvons dire ce qu'il est, et toutes nos expériences heureuses sont aussi imprévisibles que particulières. Aussi est-on incapable de dire avec certitude ce qui rend heureux, d'édicter une loi du bonheur. […] Tout au plus nous pouvons donner des conseils.
Le bonheur dépend davantage de la chance que de la discipline personnelle. D'ailleurs, dans son étymologie, le terme signifie avant tout la « bonne heur », le bon moment. Le bonheur consisterait-il tout simplement à prendre du « bon temps » ? À saisir ce que la chance nous donne ? […]
Ce que nous prenons pour du bonheur ne se résume le plus souvent qu'aux moyens, aux activités, aux divertissements que nous inventons pour oublier que nous sommes irrémédiablement malheureux et que le bonheur est impossible. Nous ne voulons pas voir notre tristesse, le vide de nos journées, le néant de notre vie, et nous passons notre temps, dans le bruit et la fureur, à nous détourner de nous-mêmes. Dans la course au bonheur et dans la crainte de manquer de plaisirs, les Hommes en viennent à oublier l'essentiel : eux-mêmes.
Ne vivre qu'à la condition de trouver le bonheur, c'est oublier de vivre. Pourquoi poser cet impératif du bonheur ?
Le croyant est alors conduit à faire du Ciel le lieu d'un bonheur éternel. La religion a donc placé également le bonheur au centre de ses préoccupations. […] Le christianisme [*parmi d'autres religions*] a présente le bonheur sous la forme d'un Jardin des délices, d'un Eden merveilleux, d'un paradis perdu. Le bonheur est objet d'espérance […]. L'idée de ce paradis a cependant évolué. Progressivement s'est effacée la croyance en un royaume des cieux, lieu précis, pour voir le paradis comme un état où toute peine sera consolée, où toute soif sera épanchée, où toute faim sera rassasiée. […]
Mais des hommes, au temps de la Révolution, ont aspiré à un bonheur sur Terre, à une organisation politique du bonheur, où chacun aurait les mêmes droits à être heureux, c'est-à-dire penser et s'exprimer librement. Le bonheur devient dès lors un art de vivre, fait de la joie de parler, d'échanger, de découvrir, de polémiquer. […]
Le christianisme, même avec ses anges du Ciel et ses promesses de bonheur éternel, semblait en effet avoir négligé une dimension de l'humain : celle du plaisir.
Le bonheur a donc une histoire : il n'a pas toujours été considéré comme le but de l'existence ni comme un idéal de vie ; certain lui ont préféré la sagesse ou l'amour. Il a aussi été présenté sous différentes formes au cours des âges : celle d'un paradis, puis, au temps de la Déclaration universelle des droits de l'Homme, celle d'une société d'Hommes libres et égaux. C'est cette histoire que nous avons choisi de retracer, en confrontant le discours des philosophes, des croyants et des historiens. Comment pouvons-nous espérer être heureux ? […]
Et aujourd'hui ?

De nos jours, le bonheur n'est plus ni une promesse ni une idée politique. Il est devenu un droit et même un devoir : être, c'est pouvoir accéder au bonheur ; exister, c'est se faire un devoir d'être heureux. […] Dans notre société de consommation de masse, le bonheur réside dans tout ce qui peut nous faire sortir de l'anonymat, de la foule, du quotidien, de l'égalité démocratique. C'est la célébrité qui devient alors le paradigme et le comble du bonheur, car être célèbre, c'est être plus, c'est avoir une vie en plus : visible, remarquée, connue (« Vu à la télé »). […] Ce « plus » peut aussi résider dans la multiplication des plaisirs au nom d'un *carpe diem* : profitons de chaque jour, ici et maintenant, sans qu'aucune prescription, qu'elle soit morale ou religieuse, ne puisse venir s'immiscer entre nous et notre bonheur. Le *carpe diem* contemporain est la pure affirmation de soi, sans but à remplir ni passé auquel être fidèle. […]
Tout le paradoxe de nos temps modernes est d'inventer un « bonheur intérieur » et de proposer toujours plus de bonheurs à consommer, de produits supposés rendre heureux. L'être et l'avoir, intimement mêlés… C'est notre recette du moment. Mais il semble bien que le bonheur, le mystérieux Graal que nous poursuivons depuis que l'Homme est Homme, n'est pas fini de se dérober.

Alice Germain

Chap. I.
Aux origines de la sagesse

(dialogue entre *Alice Germain* et André Conte-Sponville)

1/ Une quête antique :

« *Au commencement est Socrate et avec lui les premiers pas de la philosophie, dont le seul intérêt, l'unique objet, est l'homme, sa vie, son origine, sa destination et… son bonheur.* »

Et Socrate vint…

S'il existe un commencement à l'histoire du bonheur, cela semble coïncider avec la naissance de la philosophie, en Grèce, entre le VIe et le Ve siècle avant Jésus Christ. […] Pourquoi le philosophe e saurait-il plus que les autres sur le bonheur ?
Le bonheur ne commence pas avec la philosophie : il y a eut des gens heureux bien avant que les philosophes n'y réfléchissent ! Ce qui commence avec la philosophie, ce n'est pas le bonheur mais une certaine façon de le penser, donc aussi de le chercher. Comment ? Par le détour de l'abstraction, de la raison, de la réflexion, de l'argumentation… Dès lors qu'on essaie de réfléchir au bonheur (en se demandant par exemple : « qu'est-ce qu'être heureux ? », « Qu'est-ce qui peut faire le bonheur ? »), et à condition qu'on le fasse de façon rationnelle, on fait de la philosophie. […]

Que signifie cette « révolution socratique » ?
Les premiers philosophes grecs, que l'on appelle les présocratiques (Anaximandre, Héraclite, Parménide etc.), n'étaient pas des philosophes d bonheur, mais des philosophes de la nature ou de l'être. Socrate opère une évolution intellectuelle en amenant l'interrogation philosophique de la question primitive : « Qu'est-ce que l'être ? », « Qu'est-ce que la nature ? », à une question historiquement seconde qui est : « Qu'est-ce que l'Homme ? », voire « Qui suis-je ? ». C'est le fameux « *Connais-toi toi-même* ». C'était recentrer la philosophie sur la question de l'Home, donc sur la visée du bonheur. Se connaître soi-même, ce n'est pas se contempler le nombril. C'est chercher ce qu'on est, mais aussi ce qu'on doit être ; c'est se demander comment penser, comment vivre, comment être heureux. […]

Pourquoi faudrait-il penser le bonheur ?

Parce qu'il faut tout penser ! Tel est le pari de la philosophie : vivre avec la pensée, penser sa vie, vivre sa pensée… […]

La philosophie est-elle réellement utile dans la recherche du bonheur ?
La plupart des philosophes vous répondront que oui, mais aussi que l'essentiel n'est pas là. Le philosophe, par vocation, met la vérité plus haut que l'utilité, donc aussi plus haut que le bonheur. […] Cela dit, la quasi-totalité des philosophes, à commencer par les Grecs, enseignent que la philosophie aide en effet à être plus heureux. Pense mieux, cela aide à vivre mieux !

[…] Cela signifie-t-il que, dès qu'il s'agit de penser l'Homme et de s'intéresse à lui ; la notion qui s'impose est elle du bonheur ? Ne pourrait-on as, a contraire, affirmer que parler de l'Homme, c'est parler de la mort, ou bien encore de Dieu ?
La philosophie s'occupe aussi de la mort et de Dieu ! […] Dans tous les cas il s'agit de philosophie, c'est-à-dire d'une réflexion à la fois théorique (abstraite, rationnelle, conceptuelle) e pratique (puisque devant déboucher sur une certaine façon de vivre et d'agir). […]

Si on vous comprend bien, la philosophie, selon Socrate permettrait donc de déterminer dans quelles conditions une vie peut être qualifiée d'heureuse ?
Dès Socrate, l'un des buts principaux de la philosophie fut de déterminer ce qu'est la « bonne vie ». […] La réponse de Socrate, et avec lui de toute la philosophie grecque classique […] : la vie bonne c'est la fois la vie la plus heureuse et la vie la plus vertueuse. C'est ce qu'on appelle le « souverain bien », à savoir le maximum de bonheur *et* le maximum de vertu. Quelqu'un qui serait heureux et méchant, ce ne serait pas le souverain bien puisqu'il serait encore mieux d'être heureux et vertueux.

Il ne peut donc y avoir de bonheur immoral, de bonheur dans le ma et l'absence de vertu ?
Pour la philosophie grecque classique, c'est en effet impossible. […] Est-ce qu'un salaud peut être heureux ? Est-ce qu'un Homme moralement bon, un sage, peut être malheureux ? A ces deux questions la plupart des Anciens répondent par la négative, alors que nous, modernes, nous répondrions plutôt par l'affirmative. […]

Épicure n'était pas épicurien

[…] Revenons aux deux principaux courants qui caractérisent [la pensée grecque classique]*, à savoir l'épicurisme et le stoïcisme.*
Dans le sillon post-socratique, dans cette nouvelle phase de l'histoire de la philosophie ouverte par Socrate, vont apparaître un certain nombre de courant philosophiques : la voie royale de l'idéalisme (celle de Platon, d'Aristote et de Plotin), mais aussi ces deux écoles un peu plus tardives[1], l'une et l'autre matérialistes (quoique ce soit en un sens différent), que sont l'épicurisme et le Stoïcisme.
Evoquons d'abord Aristote. Tout être tend vers son bien […]. Quoi qu'on fasse, on le fait au bout du compte pour être heureux, ou pour se rapprocher du bonheur : le bonheur est le but que nous visons, en vue duquel tous nos autres buts (par exemple l'argent u le pouvoir) ne sont que des moyens. Le bonheur lui, n'est le moyen d'aucune fin. Comment définir son contenu ? De deux façons différentes : par une vie conforme à la vertu (c'est le bonheur ordinaire, celui des braves gens), ou par la contemplation (c'est le bonheur des sages ou des mystiques), les deux bien sûr ne s'excluant pas mais exprimant plutôt deux dimensions (l'une mortelle, l'autre immortelle) du bonheur. Il faut d'ailleurs reconnaître à Aristote ce mérite, car c'en est un, d'avoir vu que le bonheur, dans ces deux dimensions, n'allait pas sans une part de chance : il suppose un certain nombre de conditions (à la fois sociales et

[1] Toutes les notes seront du contracteur : Présenter le matérialisme comme une philosophie plus tardive est une convention que ne cesse de dénoncer (à juste tire) le philosophe Michel Onfray. Pourtant, vous vérifierez dans n'importe quel dictionnaire les dates de naissance et de mort de Socrate et de Démocrite (qui fut à l'origine de la théorie des atomes, considéré comme le père du matérialisme) ; et vous constaterez qu'ils sont en fait des contemporains, qu'ils se sont même sûrement croisés : Socrate (-470/-399) ; Démocrite (-460/-370).

individuelles) favorables. Ce mélange d'humilité et de lucidité me paraît très caractéristique du génie, toujours plein d'humanité d'Aristote.

Les épicuriens et les stoïciens […] essaieront d'inventer une sagesse pour temps de catastrophe, dont les disciples ne demanderaient rien d'autre, au hasard ou au destin, que d'être assez intelligents pour pouvoir philosopher… Aristote peut sembler moins ambitieux. C'est peut-être qu'il est plus lucide.

Ce que l'on met de nos jours sous le terme d'épicurisme n'a pas grand chose à voir avec ce qu'était l'épicurisme d'Epicure dans l'Antiquité. […]
La différence, c'est qu'au sens courant du terme un épicurien est quelqu'un qui veut multiplier les objets du plaisir, un jouisseur. Tel n'est pas le cas d'Epicure, bien au contraire. En fait, l'épicurisme est un paradoxe, puisqu'il est à la fois un hédonisme (du grec *hêdonê*, plaisir) et un ascétisme. Mais ce n'est pas une contradiction : pour Epicure, il s'agit bien de jouir le plus possible, de souffrir le moins possible, mais pour cela d'apprendre à limiter ses désirs. […]

L'épicurisme pose donc que tous les plaisirs ne se valent pas, que le plaisir n'est pas une norme en soi…
Tout plaisir en lui-même est un bien, affirme Epicure, mais tous les plaisirs ne se valent pas parce qu'il existe des plaisirs qui amènent davantage de souffrances que de satisfactions. […] À l'inverse, toute souffrance en elle-même est un mal, et pourtant toute souffrance n'est pas à fuir : il y a des souffrances, qui peuvent, par la suite, engendrer des plaisirs ou éviter d'autres souffrances plus importantes. […]

« Il faut souffrir pour être belle » serait-il un adage épicurien ?
Non, parce que la beauté, pour un épicurien, est moins importante que le plaisir et la souffrance. L'épicurisme n'est pas un esthétisme. […]

Prudence, prudence…

D'où la nécessité de la philosophie parce que, pour choisir, il faut connaître à la fois l'homme et la nature des plaisirs…
[…] Épicure, est comme une rationalisation de la prudence. Il s'agit de vivre le plus intelligemment possible, afin de jouir le mieux possible. Pour ce faire, Epicure propose une classification des désirs en trois catégories :

1/ Les désirs qui ne sont ni naturels ni nécessaires (désirs de gloire, de richesse, de pouvoir etc.) sont illimités et vains. […] Il faut donc renoncer aux plaisirs qui ne sont ni naturels ni nécessaires.
2/ Quant aux désirs qui sont naturels sans être nécessaires, par exemple le désir sexuel, les désirs esthétiques ou gastronomiques, il n'y a pas lieu d'y renoncer totalement : mais il faut veiller à ne pas en être esclave. Il faut jouir de leurs objets quand ils sont là, sans en avoir besoin pour être heureux.
3/ Les seuls désirs absolument bons sont les désirs naturels et nécessaires, qu'ils soient nécessaires à la vie elle-même (manger, boire), au bien-être du corps (avoir des vêtements et un toit), ou au bien-être de l'âme, c'est-à-dire au bonheur (c'est le cas de l'amitié et de la philosophie). Si vous désirez uniquement ne pas mourir de faim ni de soif, posséder un toit et des vêtements, philosopher et avoir des amis, alors vos désirs, en temps de paix et dans une société équilibrée, seront presque toujours facilement satisfaits. Philosopher ? Il suffit de vous y mettre, et cela vous procurera des amis. Manger et boire ? Il est rare qu'on ne puisse le faire. Mais quand bien même vous en seriez empêchée, ce ne serait pas si grave : votre mort ferait disparaître le problème. […]

Dans les pays riches d'aujourd'hui, comme la France, les gens ne meurent pas […] de faim, et pourtant ils ne sont pas heureux, dirait Epicure, parce qu'ils passent leur temps à désirer non pas ce qui est naturel et nécessaire, ni même ce qui est naturel et non nécessaire, mais ce qui n'est ni naturel ni nécessaire, à savoir la richesse, le pouvoir, la gloire… Comment seraient-ils heureux puisque leurs désirs ne peuvent être satisfaits ? […]

Cette classification des désirs ne vise pas du tout à la mortification, bien au contraire ! L'épicurisme est un art de jouir. Mais c'est aussi, par-là même, un art du bonheur. L'épicurisme n'est un ascétisme que parce qu'il est d'abord un hédonisme (le plaisir est le principe de tout bien) et un eudémonisme (le bonheur est le souverain bien). L'ascétisme n'est qu'un moyen, pas une fin. Jouir le plus possible suppose, c'est vrai, qu'on limite le champ de ses désirs ; mais c'est le plaisir qui est bon, non la limitation ! Si vous ne désirez que ce qui est naturel et nécessaire, alors vous obtiendrez un maximum de jouissance. […]

Cependant […] n'y a-t-il pas un désir qui nous taraude toujours et que nous ne pouvons vraiment pas satisfaire : celui de ne pas mourir ?
Epicure y verrait sans doute un désir qui n'est ni naturel ni nécessaire ! Dès lors que la vie n'est pas infinie, la seule façon d'être heureux c'est d'accepter sa finitude. La position d'Epicure vis-à-vis de la mort tient en une formule : « *La mort n'est rien pour nous* » […] Tant que je suis vivant, la mort, par définition, n'est pas là ; et lorsque la mort est là, c'est moi qui ne suis plus… La sagesse épicurienne est une sagesse de la vie, fondée sur une idée simple et forte, que la mort, c'est le néant. Avoir peur de la mort, ces donc n'avoir peur de rien, ce qui, pour Epicure, est l'absurdité même. […]
Tant que nous n'arriverons pas à surmonter cette peur, nous ne pourrons être heureux ; or la seule façon de la surmonter, c'est de comprendre que la mort n'est rien pour nous, et que, dès lors, il n'y a rien à craindre.
Bref, il s'agit de remplacer le désir de ne pas mourir, […] par le désir (très naturel et très nécessaire) de vivre. Epicure est le contraire d'un nihiliste. […] Art de jouir, art du bonheur, l'épicurisme est d'abord et surtout un art de vivre.

« Supporte et abstiens-toi »

Face aux épicuriens se dressent leurs adversaires, les stoïciens. Si les épicuriens énoncent une ascèse dans le plaisir, les stoïciens, quant à eux, semblent défendre une ascèse sans plaisir…
A moins que ce ne soit le plaisir de l'ascèse ?
L'épicurisme est un ascétisme hédoniste ; le stoïcien, assurément pas : c'est un ascétique moraliste et volontariste. Il n'en est pas moins eudémoniste : l'ascèse stoïcienne doit nous mener, elle aussi, au bonheur. Mais ce bonheur se définit par la vertu, et non plus par la jouissance. […] Pour les épicuriens, c'est le bonheur qui fait la vertu ; pour les stoïciens, c'est la vertu qui fait le bonheur. […]
Là encore, on rencontre une typologie, une classification des désirs, mais différente de celle d'Epicure. C'est la grande dichotomie stoïcienne : soit vous désirez ce qui dépend de vous, soit vous désirez ce qui n'en dépend pas.

1/ Si vous désirez ce qui ne dépend pas de vous (par exemple, être en bonne santé, être beau ou riche), vous soumettez votre bonheur au hasard, vous êtes esclave de ce qui ne dépend pas de vous, d'un virus, d'une crise économique, d'un accident…
2/ Si, au contraire, vous ne désirez que ce qui dépend de vous, alors votre désir sera toujours satisfait, puisque par définition, il dépend de vous de le satisfaire ! […]

Le traitement [*d'une maladie grave*] ne réussit pas ? je vais mourir ? cela ne dépend pas de moi ; il ne me reste qu'à l'accepter et à mourir sereinement. […]
Le sage [*stoïcien*] acquiesce à tout ce qui arrive puisque cela ne dépend pas de lui. Mais il ne s'abstient nullement d'agir ! Au contraire, sa sagesse est aussi une sagesse de l'action. S'agissant de ce qui dépend de lui, le sage ne s'abstient que de ce qui est mal, de ce qui est indigne de lui ou incompatible avec sa liberté. Pour le reste, il fait pleinement ce qui dépend de lui. Si l'épicurisme est un art de jouir, le stoïcisme est un art de vouloir. […]
Pour les stoïciens […] en un sens, il faut privilégier les désirs qui peuvent être satisfaits à coup sûr. Mais ce ne sont pas les désirs naturels et nécessaires : le premier tyran venu peut m'empêcher de manger ou de boire… Les seuls désirs dont la satisfaction est garantie, ce sont les désirs dont la satisfaction ne dépend que de nous, c'est-à-dire les désirs qui peuvent faire l'objet d'une volonté.

Vous avez de l'eau ? Vous pouvez vouloir boire. Mais si l'eau fait défaut ? Alors vous pouvez *espérer* boire (c'est-à-dire désirer ce qui ne dépend pas de vous, ce pour quoi, le sage, lui, n'espère rien), mais point le *vouloir*. Le sage, dans cette circonstance inconfortable, se contente on pas de vouloir la soif, comme on le croit parfois (la soif ne dépend pas de lui), mis de vouloir la supporter dignement, ce qu'il fait en effet. […] Accepter ce qui ne dépend pas de nous, cela dépend de nous !

Il s'agit donc d'espérer le moins possible…
… pour vouloir le plus possible ! Le sage se reconnaît au fait qu'il n'espère rien : il n'est plus que volonté, c'est-à-dire qu'acceptation (pour tout ce qui ne dépend pas de lui) et action (pour tout ce qui en dépend). […]

Ce qui dépend le plus de nous, n'est-ce pas finalement la volonté ?
Rien ne dépend de nous que la volonté ! Si le sage est libre, ce n'est pas parce qu'il aurait renoncé à désirer au sens ordinaire du mot ; c'est parce qu'il n'a d'autres désirs que ce qu'il est en état de vouloir. […]
Pour [*les stoïciens*] comme pour les épicuriens, il s'agit d'éliminer la part de chance. C'est ce qui rend parfois leur sagesse, aux uns et aux autres, quelque peu inhumaine ou improbable. […]

Curieux bonheur quand même…
Oui ! Epicuriens et stoïciens donnent l'image de deux bonheurs invincibles, indestructibles, inexpugnables, deux bonheurs contre lesquels le hasard ne peut rien. J'y vois une part […] d'irréalisme. […] Epicuriens et stoïciens, quelle que soit leur grandeur qui est considérable, me paraissent quelque peu dogmatiques ou outranciers. Disons qu'ils simplifient la vie à l'excès. […] Ni cet art de jouir ni cet art de vouloir ne peuvent nous garantir le bonheur parce que le bonheur est aussi un « bon heur », au sens étymologique du terme, c'est-à-dire un coup favorable, une bonne fortune, bref une question de chance. Si l'un de mes enfants est atteint d'une maladie incurable et mortelle, comment pourrais-je être heureux ? Le stoïcien me répondra que si je ne désire pas qu'il soit en bonne santé mais seulement ce qui dépend de moi (le soigner, m'occuper de lui, supporter vaillamment sa mort…), rien ne m'empêche d'être heureux… Cause toujours ! […]
Cela ne constitue pas une réfutation du stoïcisme, qui ne verrait que l'aveu de ma propre faiblesse. Mais cette faiblesse étant une donnée de fait, il faut pourtant en tenir compte. La même chose vaut contre l'épicurisme. […]
Stoïcisme et épicurisme sont des sagesses exagérées, […] qui manque en cela de sagesse. Contre quoi Aristote, et plus encore Montaigne, vont nous apprendre à penser une sagesse qui n'est pas d'exception : une sagesse pour tout le monde, ou presque, et pour tous les jours ; une sagesse pour ceux qui ne sont pas des sages, autrement dit vous et moi.

La troisième voie d'Aristote

Aristote remplaçait le « ou » épicurien ou stoïciens par un « et ». Pour Aristote tous [*les*] désirs [*exposés précédemment*] font partie de la vie humaine, donc aussi du bonheur : il faut les accepter les uns et les autres. Pour Aristote aussi la sagesse est un art de vivre heureux, mais il voit bien qu'il y a dans notre bonheur des éléments qui ne dépendent pas de nous, que certes, pour êtres heureux, je dois être vertueux, libre, « prendre ma vie en main », mais qu'en même temps j'ai besoin de ne pas vivre dans la misère ou le déshonneur, d'avoir des amis, d'être en bonne santé, que ma patrie e subisse pas l'oppression ou la guerre civile, toutes choses qui ne dépendent pas de moi, ou qui n'en dépendent que très partiellement. Prétendre qu'on puisse être heureux sous la torture, comme le voulait Socrate, comme le voudront les stoïciens et les épicuriens, c'est « *parler pour ne rien dire* », constate Aristote.

Vous lui donnez raison ?
Oui. Qu'est-ce que ce bonheur dont personne n'est capable ? […]
Il faut rappeler […] qu'à ce bonheur quotidien et relatif, avec ses aléas et ses limites, ses à-peu-près et ses fluctuations, s'ajoute un bonheur « théorétique » ou « contemplatif » qui est tout autre chose. Il

s'agit de la contemplation au sens quasi mystique du terme. […] Ce n'est pas l'un ou l'autre mais les deux ensembles que nous visons. Tant mieux si nous pouvons atteindre au moins partiellement (« *autant qu'il est possible* », dit Aristote) l'un et l'autre ; tant pis si le hasard ou notre propre faiblesse nous en empêchent. La philosophie n'est pas une assurance tous risques.

Au petit bonheur la chance

[…] Ne doit-on pas accepter, comme Kant, d'en faire un concept indéterminé, une notion dont on ne peut rien dire de précis ni de définitif ?
[…] Nous aurons toujours des désirs insatisfaits, par conséquent nous ne serons jamais pleinement heureux. C'est en quoi le bonheur est un idéal écrit Kant, « *non de la raison, mais de l'imagination* ». Nous pouvons rêver le bonheur, nous ne parvenons jamais à le penser, encore moins à le vivre.

On peut au moins s'efforcer d'être heureux.
On le peut et on le doit ! Mais cela ne suffit pas au bonheur. Kant montre que le souverain bien (c'est-à-dire l'harmonie, la conjonction entre le bonheur et la vertu) est hors d'atteinte ici-bas. […] Dans notre monde la vertu et le bonheur ne vont pas ensemble, non pas qu'ils soient incompatibles (Kant n'est pas pessimiste à ce point), mais parce que rien ne garantit leur conjonction, leur proportion, leur harmonie, rien n'assure à l'Homme vertueux qu'il obtiendra le bonheur.

Que peut-il faire alors ?
[*Pour Kant*] il faut reporter cette harmonie dans un autre monde, dans une autre vie : il faut postuler une vie après la mort et un Dieu qui juge de telle sorte que les honnêtes gens soient enfin heureux et que les méchants soient punis. C'est l'idée chrétienne de récompense et de châtiment, d'enfer et de paradis. […] C'est ce que Kant appelle un « *postulat de la raison pratique* », le principe de la religion. Cela ne prouve pas que Dieu existe (un postulat n'est pas une preuve), cela n'oblige pas à y croire (un postulat n'est pas un devoir), mais cela nous y pousse, parce que c'est la seule façon, pour un sujet moral, d'échapper au non sens. C'est ce qu'on a appelé « *l'horizon d'espérance* » du kantisme, qui est aussi, ce n'est pas un hasard, sa dimension religieuse. […]
Si nous nous rendons dignes d'être heureux (tel est le sens de la morale), nous pouvons en effet espérer l'être après la mort (tel est le sens des religions). Quant à ceux qui n'ont pas de religion, ils n'échappent pas pour autant à la morale ; mais ils sont voués, s'ils sont lucides, au désespoir…

[Mais pourtant, pour Kant] nous ne devrions jamais faire une bonne action sous condition d'en tirer du bonheur…
Si vous la faites sous condition, ce n'est plus une bonne action au sens moral du terme (qui suppose au contraire que le devoir soit inconditionné). […] Agir moralement, c'est faire son devoir comme dit Kant, « *sans rien espérer en cela* ». la morale, dans son principe, n'a pas besoin de l'espérance du bonheur qui conditionne la orale ; c'est la morale qui justifie cette espérance.

Un bonheur pour les méchants ?

Ne dois-je pas espérer qu'il existe un Dieu pour me récompenser d'avoir fait mon devoir ?
L'espérer oui ! Mais à condition de ne pas agir pour cette raison là ! […]
La religion ne propose ni un savoir ni une morale (Kant, esprit libre et moderne, voit bien qu'on n'a pas besoin de croire en Dieu pour faire des sciences ni pour agir moralement), mais une espérance. Il a donc donné à la morale ce qu'elle requiert, c'est-à-dire faire son devoir sans rien espérer pour cela, et en même temps donner à la religion ce qu'elle permet, à savoir espérer qu'en agissant de façon à se rendre digne d'être heureux, on le sera effectivement après la mort. […] La révolution qu'effectue Kant consiste à ne pas soumettre la morale à la religion comme on le faisait traditionnellement, mais bien plutôt à soumettre la religion à la morale. Ce n'est pas parce que nous croyons en Dieu que nous agissons bien ; c'est parce que nous agissons bien que nous pouvons avoir, par ailleurs, l'espérance d'une vie heureuse après la mort. […]

[*Mais*] la moralité ne peut suffire au bonheur : très souvent, c'est […] pace que nous soucions de l'autre que nous sommes malheureux ! […]

Pour être heureux, il nous faudrait renoncer à la vérité, à voir le monde tel qu'il est ?
Surtout pas ! Mais notre amour de la vérité, ce que j'appelle volontiers la lucidité, détermine moins une relation aux autres qu'un rapport à soi. […] Tout vrai bonheur suppose un rapport à la vérité, car si l'on vit dans le mensonge ou dans l'illusion, on ne connaît que de faux bonheurs, que des bonheurs illusoires. […] Un bonheur qui ne serait obtenu qu'au moyen […] d'illusions, personne ne songerait à y voir de la sagesse. La sagesse, c'est le bonheur dans la vérité, le maximum de bonheur dans le maximum de lucidité. Le moins que l'on puisse dire c'est que la morale n'y suffit pas. […]
La philosophie est un discours, alors que la sagesse est une pratique, une expérience, une certaine façon d'exister et d'agir. Il faut reconnaître qu'il est difficile d'être authentiquement épicurien, d'être heureux au milieu des souffrances et des tourments. Cette sagesse épicurienne est inaccessible aux hommes ordinaires ; elle est peut-être valable pour Epicure, mais en ce qui me concerne, j'en suis incapable. Il me faut donc une autre sagesse.

2/ Le désir baroque :

« *Au XVIIe siècle de Hobbes, Pascal et Spinoza, l'idée du bonheur n'est plus ce qu'elle était. Voilà que s'ouvre le débat du manque et du désir* ».

Penser avec Hobbes, vivre avec Épicure

Ne faut-il pas […] adopter la thèse de Hobbes qui montre que la nature de l'Homme est de toujours désirer et de désirer toujours plus ?
[…] Dans la nature, souligne Hobbes, seul le présent existe. Mais l'Homme, par l'imagination, ne cesse de se projeter dans l'avenir. C'est pourquoi le bonheur, écrit Hobbes, « *ne consiste pas dans le repos de l'esprit satisfait* ». Il n'y a pas de souverain bien, ni de but ultime : « *celui dont les désirs ont atteint leur terme ne peut pas davantage vivre que celui chez qui les sensations et les imaginations se sont arrêtées* ». L'ataraxie épicurienne, ce serait la mort. Le bonheur, pour Hobbes, n'est pas un repos. C'est « *une continuelle marche en avant du désir, d'un objet à un autre, la saisie du premier n'étant encore que la route qui mène au second* ». Ce que l'Homme veut par-dessus tout, ce n'est pas le plaisir, c'est le pouvoir : « *Ainsi,* conclut Hobbes, *je mets au premier rang, à titre d'inclination générale de toute l'humanité, un désir perpétuel et sans trêve d'acquérir pouvoir après pouvoir, désir qui ne cesse qu'à la mort* ».

Quel rapport entre le pouvoir et le bonheur ?
Celui-ci : « *Le pouvoir d'un Homme consiste dans ses moyens présents d'obtenir quelque bien apparent futur* ». […] Tout désir est désir d'avenir, donc désir de pouvoir. Nous voilà bien loin d'Epicure ! […]
La question est alors de savoir si ce qui nous meut st la recherche du bonheur ou la quête du pouvoir. Ce pourrait être les deux. Il me semble que si Hobbes a malheureusement le plus souvent raison quant à l'Homme, c'est Epicure qui a raison quant au bonheur. L'anthropologie hobbesienne est plus raie ; l'éthique épicurienne plus juste. S'il faut choisir, et il le faut parfois, pensons donc avec Hobbes, et vivons plutôt ave Epicure… […]
Le bonheur relève moins de la morale, qui est faite de devoirs, que de l'éthique, qi est un art de vivre. […] Mais cela ne signifie pas qu'elles soient toujours incompatibles. Si Hobbes a raison quant à l'Homme, cela veut dire que nous ne serons jamais pleinement heureux, jamais pleinement satisfais, jamais pleinement sages. J'en suis d'accord. Mais le fait de n'être jamais pleinement sage n'oblige pas à être complètement fou ! Il existe des degrés dans la sagesse : nous pouvons être *plus ou moins* sages. Montaigne me semble être le meilleur représentant de cette sagesse relative : on peut être plus ou moins sage, plus ou moins fou, plus ou moins heureux, plus ou moins malheureux.

L'important est donc d'essayer d'être sage…
L'important est de réussir, si possible, à devenir un peu plus sage ! Le fait que l'on ne puisse jamais atteindre la sagesse absolue n'est pas une raison pour s'enfermer dans la folie. Autant renoncer à apprendre quoi que ce soit sous prétexte qu'on ne saura jamais tout ! […] Mieux vaut un peu de sagesse que pas de sagesse du tout. […]
[*De même*] la vertu ne suffit pas au bonheur ni le bonheur à la vertu. Ce n'est pas une raison pour renoncer à l'un ou à l'autre. […]

Le bonheur ne résiderait donc pas dans la satisfaction de nos désirs …
Pas tant que le désir est manque ! Etre heureux, c'est avoir ce qu'on désire. Mais si le désir est manque, on ne désire, par définition que ce qu'on n'a pas : on n'a donc jamais ce que l'on désire (dès qu'on l'a, on cesse de le désirer) et l'on n'est pour cela jamais heureux… En revanche, le bonheur peut résider dans la satisfaction de nos désirs, si nous désirons ce que nous faisons ou ce qui est (ce qui ne manque pas). Si vous désirez marcher pendant que vous marchez, manger pendant que vous mangez, votre désir est pleinement satisfait et rien ne vous empêche d'être heureux. A vous de voir si vous restez prisonnier du manque, par exemple du désir portant sur l'avenir (l'espérance), ou si vous savez vivre au présent, c'est-à-dire désirer ce que vous faites ou ce dont vous jouissez actuellement. Toute la difficulté réside dans le fait que le désir porte spontanément sur ce qui manque : nous ne savons guère désirer que ce que nous n'avons pas, que ce que nous espérons, alors que ce qui fait le bonheur, ce n'est pas le manque mais le plaisir, pas l'espérance mais l'amour et l'action.

Le génie de Pascal

[…] Cependant […] Pascal affirme que nos ne pouvons jamais vivre le bonheur au présent mais que nous passons notre vie à attendre ou à craindre qu'il ne dure pas ; c'est pourquoi, finalement, nous ne sommes jamais heureux : « Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons vivre, et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais *».*
Mettre son bonheur dans l'*avoir* ? je n'y crois pas trop. Tout ce qu'on a, on peut le perdre : voilà le bonheur qui se dissout dans l'angoisse… Mettre le bonheur dans l'*être* ? Cela supposerait que nous soyons quelque chose, et qu'il suffit d'*être* pour être heureux… Faites l'expérience, comme vous y convie Pascal : installez-vous dans votre cambre, restez-y 24 h sans rien faire, et vous constaterez que le simple fait d'*être* ne suffit pas au bonheur, mais conduit au contraire à l'ennui, à l'angoisse, à l'insatisfaction, à la tristesse… le bonheur n'est pas dans l'avoir, mais il n'est pas non plus dans l'être. Il est dans l'agir : l'Homme ne peut jouir vraiment que de ce qu'il fait. Le seul bonheur humain est un bonheur en acte, un bonheur dans l'action. […]

[…] L'Homme s'invente donc une course au bonheur pour fuir ce présent angoissant. Si Pascal a raison, la recherche du bonheur n'est alors qu'une illusion, une façon de s'éviter et de s'oublier soi-même, dans l'alcool, le bruit, le travail, le jeu…
Pascal est un « génie effrayant », remarquait Paul Valéry. […] Là où Pascal est indépassable, c'est dans la lumière très crue qu'il jette sur ce que nous sommes : il montre que l'Homme ne peut pas rester face à face avec lui-même sans tomber dans l'ennui, le dégoût, le désespoir, parce qu'il découvre alors le peu qu'il est et qui l'attend. Que suis-je ? Presque rien. Qu'est-ce qui m'attend ? Rien, le néant, la mort. D'où le « divertissement » au sens pascalien du terme, c'est-à-dire ce flot d'occupations que nous nous imposons, lesquelles semblent viser au bonheur mais qui, en réalité, ne servent qu'à nous éviter de penser à nous-même et à notre mort. […] Nous faisons semblant d'être heureux pour oublier que nous ne le sommes pas et que nous allons mourir. […]

Faut-il alors renoncer au bonheur ?
Selon Pascal, non. Mais il faut le chercher dans la religion : « *il n'est de bonheur dans cette vie,* écrit Pascal*, que dans l'espérance d'une autre vie* ». […]
Si Pascal a raison, un athée ne peut échapper au désespoir et donc au malheur. C'est précisément ce « et donc » que j'ai essayé, pour ma part, de remettre en cause. Je crois, en accord avec Pascal, qu'un

athée lucide et cohérent ne peut échapper au désespoir puisque rien ne l'attend au bout du compte, que la mort. Mais je me refuse à penser avec lui que le désespoir soit nécessairement un malheur.

Quoi alors ?
On peut concevoir […] ce que j'appelle un *gai désespoir*. C'est même le seul bonheur qui me paraisse, hors la foi, concevable. On espère que ce qu'on n'a pas. Si nous espérons le bonheur, c'est que nous ne sommes pas heureux. A l'inverse, celui qui serait pleinement heureux n'aurait plus rien à espérer : c'est ce qu'on appelle la sagesse. Bonheur et désespoir peuvent donc (et doivent, pour l'athée) aller ensemble : tant que j'espère le bonheur, et ne suis pas heureux ; lorsque je suis heureux, je n'ai plus rien à espérer. C'est l'esprit de Spinoza : « *Il n'y a pas d'espoir sans crainte, ni de crainte sans espoir* » écrit-il dans l'*Ethique*. […] Non […] qu'il n'ait plus de désir ! « *Le désir est l'essence même de l'Homme* » écrit Spinoza : si le sage n'avait plus de désir, il ne serait plus un être humain. Mais parce qu'il ne désire que ce qui est (ce n'est plus espérance mais amour) ou ce qu'il fait (ce n'est plus espérance mais volonté). Le bonheur spinoziste est en cela un bonheur désespéré, au sens littéral du mot : non pas un bonheur triste, ce qui serait contradictoire et très peu spinoziste, mais un bonheur qui n'espère rien. Le réel lui suffit. […] Et le désespoir est la plus grande béatitude, car seul celui qui n'espère rien peut jouir pleinement de ce qui est. […] L'espoir nous enferme dans le manque : nous voilà séparés du bonheur par l'espérance même qui le poursuit ! La sagesse consiste à ne plus espérer le bonheur ; c'est la seule façon de vivre.

3/ Le paradoxe des philosophes :

« Vivre sa vie dans l'espérance du bonheur, ne vire que sous la condition d'être heureux est sans doute le meilleur moyen… d'être malheureux. Pour atteindre le bonheur, dit le philosophe, il ne faut pas le chercher… »

L'absence du malheur

[…] Mieux vaut, pour penser le bonheur, s'appuyer sur une expérience inconstatable, qui est celle du malheur. […] Vous êtes malheureux : la joie, pour vous, est devenue impossible. Par opposition, on peut appeler « bonheur » tout espace de temps où la joie est perçue non comme toujours présente, mais comme immédiatement possible (elle peut advenir sans que rien d'essentiel ne change à l'ordre du monde). Vous vous levez le matin, et vous sentez que la joie peut naître, en vous, d'un moment à l'autre : vous êtes heureux. Cela ne vous empêche pas d'avoir des soucis, des inquiétudes, des chagrins parfois. Qui n'en a pas ? […] C'est sur une telle joie qu'il faut bâtir son bonheur, et non sur une félicité inaccessible. Si vous attendez, pour être heureux, que tous vos désirs soient satisfaits, vous ne le serez jamais. Mieux vaut procéder à l'inverse : être heureux de n'être pas malheureux !

Cette nouvelle définition que vous proposez ne tend-t-elle pas à faire du bonheur le simple négatif du malheur ?
Ma définition est plus modeste que celle de Kant, mais elle n'est pas pour autant simplement négative. Le bonheur, c'est quand on n'est pas malheureux, mais c'est aussi, et surtout, quand la joie paraît immédiatement possible, *a fortiori* quand elle est réelle. Elle n'est pas toujours là, elle va, elle vient, mais rien d'insurmontable ne nous en sépare. […]
Si [*une large majorité*] des Français se disent heureux, ce n'est pas qu'ils vivent constamment dans la joie, cela se verrait, ni que leurs désirs soient tous satisfaits, tant s'en faut. C'est simplement qu'ils sentent qu'ils ne sont pas malheureux, et ils le sentent d'autant plus clairement qu'ils l'ont été à d'autres périodes de leur vie ou qu'ils voient des gens, autour d'eux, qui le sont. Ils ont le sentiment que la joie, pour eux, est de l'ordre de l'actuellement possible […].

C'est donc une conception assez moderne du bonheur que vous proposez.

Oui, parce que nos bonheurs le sont aussi. […] Le bonheur n'est pas un absolu mais une modalité éminemment relative de l'existence, avec ses hauts et ses bas, avec ses joies qui vont et viennent… […] Ne faisons pas la fine bouche ! ne faisons pas comme ces nihilistes ou ces décadents qui crachent dans la soupe du réel. L'une des choses que la vie m'a apprises, et qui me rapproche tout de même d'une forme de sagesse, c'est ceci : être *à peu près heureux*, c'est déjà un bonheur.

Le sens de la vie

[…] Qu'entendez-vous par « sens » ?
C'est une notion difficile d'abord parce qu'elle est double : elle peut concerner à la fois la signification (le sens d'une phrase) et la direction ou le but (le sens d'un fleuve, le sens d'un acte). Mais […] le sens d'un acte n'est pas cet acte. […]
Quand on […] est [*quelque part*], on ne peut pas y aller. Le sens est toujours ailleurs, et nous sommes toujours ici. Il n'est sens que de l'autre et réalité que du même.

Quelles conclusions en tirez-vous à propos du bonheur ?
Le sens de la vie ne peut être qu'une autre vie (tel est le sens qu'offrent les religions) ou une vie autre (celle que l'on espère). Mais si l'on vise autre chose que la vie réelle, c'est que la vie telle qu'elle est ne nous satisfait pas, donc que l'on n'est pas heureux. Ceux qui sont heureux n'ont plus à chercher autre chose que leur vie telle qu'elle est, telle qu'elle passe, telle qu'elle s'invente ou se transforme d'instant en instant […] où la question du sens ne se pose plus, parce que la vie ici et maintenant suffit à nous combler.

Si vivre suffit, pourquoi demander l'aide des philosophes pour penser le bonheur ?
Parce que vivre, le plus souvent, ne va pas de soi. Tant mieux pour ceux qui n'ont pas besoin de la philosophie pour être heureux, qui ont une espèce de sagesse spontanée. Cela ne les dispense pas de philosopher, de s'interroger sur leur vie ou sur le monde, mais cela rend la philosophie, pour eux, moins urgente. […]

Etre heureux, ce serait donc considérer la vie comme étant son propre but ?
La vie, oui, pas le bonheur ! Si vous n'aimez la vie que sous conditions, que lorsqu'elle est heureuse, ce n'est pas la vie que vous aimez, mais le bonheur. […]
Le vrai secret du bonheur, c'est qu'on ne peut l'atteindre qu'en cessant de le chercher, non parce qu'on l'aurait trouvé, mais parce qu'on a compris que l'important n'est pas le bonheur (qui n'est au fond qu'une idée, qu'un idéal), mais la vie réelle, telle qu'elle est, heureuse ou malheureuse. […] D'où le paradoxe : seul celui qui a cessé de chercher le bonheur peut être heureux ; seul celui qui aime la vie davantage que le bonheur peut être heureux. C'est ce paradoxe qu'Alain a si bien énoncé : « *Le bonheur est une récompense qui vient à ceux qui ne l'ont pas cherché* ».

Apprendre à se réjouir

La philosophie peut-elle nous aider à vivre ce paradoxe ?
Il s'agit de passer de l'espérance du bonheur à l'amour de la vie, même si la vie n'est pas toujours aimable. Pourquoi le serait-elle ? Ce n'est pas la valeur de la vie qui justifie l'amour que nous lui portons ; c'est au contraire l'amour que nous lui portons qui donne à la vie sa valeur. […] Dès lors, nous ne sommes plus dans la quête du sens, mais dans l'expérience du réel, de la vérité, de la présence. La quête du sens débouche toujours sur la religion puisqu'il n'est sens que de l'autre : le sens de la vie ne peut être qu'une autre vie (après la mort[2]), le sens du monde ne peut être qu'autre

[2] On notera l'absence de mot qui désignerait cet état imaginaire. Car *mourir* est le contraire de *naître* et non pas de vivre. Du coup les croyants sont obligés d'utiliser cette expression vide de sens de « vie après la mort », comme ils seraient capables de se convaincre de l'existence d'un « cercle carré ».

chose que le monde, c'est-à-dire Dieu[3]. […] Mais le philosophe n'est pas herméneute. Ce qu'il cherche, ce n'est pas le sens, c'est la vérité. […]

Rester vivants

En fait, c'est le désir qui nous rendrait malheureux…
[…] Désirer celui ou celle que l'on n'a pas, c'est faire l'expérience du manque, de la frustration, du vide. Mais désirer celui ou celle qui est là, qui se donne, avec qui on fait l'amour, c'est au contraire expérimenter une présence, une puissance, une plénitude. Autre exemple, l'alimentation. La faim est un manque, donc une souffrance : vous désirez la nourriture que vous n'avez pas. L'appétit, à l'inverse, est une puissance : c'est la puissance de jouir de ce qu'on mange, dont on ne manque pas. Ce désir là n'est pas manque mais puissance. C'est le désir non plus selon Platon mais selon Spinoza : puissance de jouir et jouissance en puissance ! Il n'est pas difficile de voir de quel côté est le bonheur : pas du côté du manque, mais du côté de la puissance et de la joie ; pas du côté de Platon mais du côté de Spinoza.

Reste la question de la souffrance et du malheur…
On ne peut leur opposer que deux choses : l'acceptation et le combat. Les deux vont ensemble. Il faut accepter que le malheur soit là, le voir en face, pour se donner les moyens de le combattre ; et combattre le malheur est déjà un bonheur. En cela réside la différence entre l'expérience du malheur et celle de la dépression. […] Celui qui est malheureux sans être dépressif n'a pas perdu pour autant la capacité d'aimer : aussi peut-il s'aimer lui-même, aimer ses proches, aimer le combat qu'il mène contre le malheur… […] Si même dans nos moments de malheur nous restons vivants, c'est qu'il y a encore quelque chose de nous qui résiste, quelque chose qui aime, donc quelque chose aussi que nous aimons. Si, à l'inverse, dépression et mélancolie tendent au suicide, c'est que cette capacité d'aimer la vie a disparu ou est trop faible […]. […] Cela nous dit à peu près, par différence, ce qu'est la santé psychique : c'est un certain goût pour la vie, qui permet d'en jouir et de s'en réjouir, de l'aimer. […]
Celui qui n'aimerait rien ni personne, celui qui ne s'aimerait même pas lui-même, comment serait-il heureux ? […] Celui qui n'aime rien ni personne, comment pourrait-il supporter la vie ? […]

Chap. II.
L'invention du paradis

(Dialogue entre *Alice Germain* et Jean Delumeau)

Chap. III.
Le rêve des modernes

(Dialogue entre *Alice Germain* et Arlette Farge)

---

[3] Et quel serait le sens ou le but de Dieu ? Un autre Dieu ? Et le sens de ce dernier ? Un autre Dieu encore etc. ? L'hypothèse « Dieu » ne résout rien, ne sert à rien.

Épilogue

1/ Que reste-t-il des *Lumières* ?

(Dialogue entre *Alice Germain* et Arlette Farge)

Que reste-t-il de cette idée neuve, de ce bonheur public renversé par le XVIIIe siècle ? ne considérons-nous pas de nos jours le bonheur comme une affaire personnelle, absolument privée ?
Pour la plupart d'entre nous, le bonheur est effectivement avant tout une affaire privée : avoir un appartement, des enfants, faire carrière, etc.. Nous avons parfois perdu le langage d'un bonheur public et les mots pour le réclamer. […]
Le XVIIIe siècle était un siècle fascinant par sa curiosité, sa volonté de savoir : nous avons perdu aussi, me semble-t-il, cette curiosité publique parce que sous nos yeux, chaque soir, un déferlement d'images fait que nous sommes saturés, voire résignés. […]
J'ajouterais enfin que nous avons perdu l'expression et le langage de la sensualité des corps, des gestes, la ferveur, l'expressivité. De façon générale nous avons perdu quelque chose de la relation à l'autre (qu'elle soit douce ou violente) et de la participation à la vie publique et politique. En même temps, et c'est un espoir, nous nous en apercevons et nous en souffrons. Il pourra donc en être autrement.

2/ Que reste-t-il du paradis ?

(Dialogue entre *Alice Germain* et Jean Delumeau)

Notre société contemporaine ne semble plus croire au bonheur éternel : dans un récent sondage mené parmi les chrétiens pratiquants, on a pu constater un recul de a foi en la résurrection. Cela signe-t-il la fin de la croyance en un paradis ?
Il existe une incompatibilité entre se déclarer chrétien et ne pas croire en la résurrection de Jésus, et en celle des humains, grâce à la résurrection du Christ : la foi chrétienne consiste, en effet, à croire en un au-delà qui nous est ouvert par la résurrection du Sauveur. […]

Cet effacement de la foi en l'au-delà ne s'explique-t-elle pas par le désir toujours plus pressant, y compris chez les chrétiens, d'un bonheur ici et maintenant ?
Depuis une cinquantaine d'années, dans les pays occidentaux, les progrès de la science et des techniques ont ouvert des possibilités de confort, de transport, de bien-être qui n'avaient jamais encore existé dans l'histoire humaine : aussi avons-nous des possibilités d'être heureux que n'avaient pas nos prédécesseurs. Nous avons rompu avec le fatalisme des générations précédentes et refusé la résignation aux malheurs. […]
Nos attentes et nos exigences de bonheur concret nous détournent effectivement des préoccupations concernant l'au-delà. […]
[*Cela dit*] la mort nous rattrape toujours, mais nous passons notre vie à éviter d'y penser. […] Plus la peur et l'inconfort diminuent, plus l'idée d'un paradis et d'un bonheur dans l'au-delà s'éloigne aussi. Dans les périodes de peur, dans les moments sombres de l'histoire où la vie était pénible et misérable, le paradis, l'espérance d'un bonheur éternel dans l'au-delà constituaient une sorte de contrepoison. […]

3/ Que reste-t-il de la sagesse antique ?

(Dialogue entre *Alice Germain* et André Conte-Sponville)

L'utopie des Lumières a du plomb dans l'aile, le paradis aussi. On en revient donc aujourd'hui à la philosophie. Vouloir être heureux, n'est-ce pas nécessairement vouloir que le bonheur dure toujours ?
Si c'était le cas, ce serait vouloir l'impossible ! Nous souffrons, nous mourrons… Comment le bonheur pourrait-il durer toujours ? Il faut renoncer à la permanence du bonheur, à sa pérennité, et

profiter de sa présence lorsqu'il est là. […] Dès lors que nous sommes mortels, il n'y a pas de bonheur sans acceptation de notre mort, et de celle des autres. […]
Il est vrai que, pour être heureux, il faut renoncer à l'éternité du bonheur, du moins au sens où l'éternité serait une durée infinie. […]
La béatitude n'est pas la satisfaction de tous nos désirs, ni une joie immuable (ce n'est pas la félicité). […] [*C'est*] être heureux non plus dans l'imagination d'une joie possible, mais dans l'expérience vraie […] d'une joie actuelle. […]
Pour résumer et y voir plus clair, on peut distinguer trois types principaux de bonheur, ou trois façons de le penser.
- La première, c'est de le penser comme une joie immuable et constante, qui résulterait par exemple de la satisfaction de tous nos désirs : c'est ce que j'appelle la *félicité*. L'idéal de l'imagination, comme disait Kant, non de la raison. Le seul rapport vrai que nous puissions avoir à ce bonheur est de cesser d'y croire : nous ne connaîtrons jamais la félicité […] et nous ne serons heureux ici-bas qu'à la condition d'y renoncer. […]
- La seconde conception du bonheur est relative : on est *plus ou moins* heureux (dès que l'on n'est pas malheureux), ou *à peu près* heureux (donc heureux) chaque fois que la joie nous paraît immédiatement possible, et d'autant plus qu'elle paraît plus proche, plus facile ou plus fréquente. C'est le bonheur au sens ordinaire.
- Enfin, il y a le bonheur du sage, que j'appelle la *béatitude*, qui est un bonheur actuel, vécu en vérité (et non pas dans l'imagination d'une joie) […] Nous pouvons connaître, ici et maintenant, des « moments d'éternité ». […] Nous avons nos moments de sagesse. […]
-
- *[…] Le bonheur est-il un combat contre le désir ?*

Surtout pas ! […] Nous ne pourrions nous défaire de tous nos désirs qu'en défaisant notre humanité, et même de notre animalité, qu'en devenant un cadavre ou un dieu ! Très peu pour moi ! Il ne s'agit pas du tout d'éradiquer le désir, mais de désirer autrement. Le désir peut être pensé et vécu de deux façons différentes, selon Platon ou selon Spinoza.
- Pour Platon, le désir est manque. Vous ne désirez que ce que vous n'avez pas. Vous n'êtes donc jamais heureux, puisque être heureux c'est avoir ce que l'on désire. Si on ne désire que ce qu'on n'a pas (puisque le désir est manque), on n'a jamais, par définition, ce qu'on désire. […] Bref, dans la mesure où le désir est manque, le bonheur, nécessairement, est manqué : on ne peut jamais le vivre, on ne peut que l'espérer. […]
- Pour Spinoza, le désir n'est pas manque mais puissance, au sens où l'on parle de puissance sexuelle ou de l'appétit. La puissance sexuelle, ce n'est pas désirer ce qui manque (cela, c'est la frustration), mais, au contraire, la capacité de jouir de celui ou celle qui ne manque pas, qui est là, qui se donne. Avoir bon appétit, ce n'est pas manquer de nourriture (avoir faim), c'est avoir la puissance de jouir de la nourriture qui ne manque pas. Au début du repas, vous souhaitez à vos convives, non pas *bonne faim* (« Je te souhaite de bien manquer de nourriture »), mais *bon appétit* (« […] Je te souhaite d'avoir la puissance de jouir de la nourritures qui est là »).

Il ne s'agit pas de supprimer ses désirs, mais de les transformer, de passer du désir de ce qui manque au désir de ce qui ne manque pas, autrement dit au désir de ce qui est. Désirer ce qui n'est pas, c'est espérer ; désirer ce qui est, c'est aimer. Il s'agit donc d'espérer un peu moins et d'aimer un peu plus.

Cela voudrait dire transformer le désir en plaisir parce que finalement l'appétit ou la jouissance, c'est un plaisir…
Oui, c'est vivre le désir comme un plaisir ! Là encore, l'expérience érotique est la plus claire. Celui qui croit que le désir sexuel est désir d'orgasme (lequel abolit provisoirement le désir) n'a pas compris ce qui fait la richesse et le plaisir de nos vies érotiques. S'il ne s'agissait que d'aller à l'orgasme par le plus court chemin, la masturbation suffirait et serait plus efficace. Mais qui voudrait s'en contenter ? L'érotisme, c'est tout le contraire. Non pas aller au plaisir par le plus court chemin, mais prendre plaisir au chemin lui-même, et tant mieux s'il est long ! Non pas abolir le désir, mais le cultiver, le développer, le faire durer et renaître. C'est ce qu'on appelle *faire l'amour*, non ? Ce que nous vivons

dans l'acte d'amour, c'est précisément un *acte* : ce n'est ni un état ni un avoir, mais la joie du désir en acte, redoublé par le désir de l'autre. Il s'agit moins de transformer le désir en plaisir que de jouir du désir lui-même. […]

L'espérance, pour sa part, est-elle toujours l'expérience d'un manque ?
[…] Les caractéristiques de l'espérance ? J'en vois trois :
- La première, c'est en effet que l'on ne peut espérer, par définition, que ce que l'on n'a pas : l'espérance est un désir qui manque de son objet (espérer, c'est désirer sans jouir).
- La deuxième, c'est que l'espérance est un désir dont la satisfaction ne dépend pas de nous. C'est ce qui distingue l'espérance de la volonté : espérer, c'est désirer sans pouvoir.
- Enfin, troisième caractéristique, l'espérance est un désir dont on ignore s'il est ou s'il sera satisfait : espérer, c'est désirer sans savoir. […]

Les stoïciens avaient raison, qui voyaient dans l'espérance une passion et non une vertu. Spinoza avait raison, qui ne voyait dans l'espérance qu'un « *manque de connaissances* » et comme « *une impuissance de l'âme* », dont il importe de se libérer, le plus qu'on peut. La volonté vaut mieux. La connaissance vaut mieux. L'amour vaut mieux. […]
Je n'espère même pas la continuation de ce bonheur [*de jouir de ce qui est*], car sinon, comme il n'y a pas d'espoir sans crainte, je serais immédiatement dans l'angoisse qu'il ne cesse, donc chassé du bonheur. À l'inverse, les moments d'espérance folle peuvent être des moments d'extrême souffrance, précisément parce qu'il n'existe pas d'espoir sans crainte. Pensez aux parents dont les enfants sont gravement malades : ils espèrent d'autant plus leur guérison qu'ils craignent d'avantage leur mort, et n'en sont que plus malheureux. […] Ce que je peux imaginer de pire, ce sont ces parents dont les enfants ont disparus depuis des années, sans qu'on sache s'ils sont morts ou vivants : là, aucun deuil n'est possible ; les parents sont voués à l'espoir et à la crainte, indéfiniment. Quoi de plus atroce ? Quoi de plus contraire au bonheur ? Dans la mesure où le bonheur suppose l'absence de crainte, il suppose aussi, par là même, l'absence d'espérance. Cela ne veut pas dire que le bonheur implique la mélancolie ou la dépression, mais qu'il va de pair avec une espèce de désespoir serein, ou d'*inespoir*. Seul celui qui n'espère rien est pleinement heureux ; seul celui qui est pleinement heureux n'a plus rien à espérer.

Vous vous opposez donc nettement à la foi qui implique l'espérance…
Je vous l'ai dit : je suis athée[4], et je pense, avec Pascal, avec Kant, qu'un athée lucide ne peut échapper au désespoir. J'essaie donc de penser un bonheur qui n'ait pas besoin d'espérance. Cela ne veut pas dire qu'un croyant ne puisse être heureux. Il peut l'être d'autant plus, diront certains, qu'il espère une autre vie […] après la mort. Toutefois, l'espérer ne garantit pas qu'on l'obtiendra. Celui qui serait certain d'aller au paradis pécherait par orgueil. […] [*Et*] si vous espérez le paradis, dirait Spinoza, vous avez peur de ne pas l'atteindre. Voilà toute votre vie hantée par la peur de la damnation. Est-ce encore un bonheur ? Au reste, si le bonheur, c'est la vie en Dieu, alors nous n'aurons de bonheur complet qu'après la mort ; ce que nous avons ici-bas, ce n'est que l'espérance de ce bonheur, mêlée de la crainte de ne l'avoir pas. […]
Bref, dans le Royaume [*de Dieu*], il n'y aura ni foi ni espérance : il n'y aura que […] l'amour ! Eh bien, mon point de vue d'athée fidèle, c'est de penser que nous sommes déjà dans le Royaume, ici et maintenant : qu'il s'agit d'habiter cet espace à la fois matériel et spirituel (le monde, le Royaume), où rien n'est à croire puisque tout est à connaître, et où rien n'est à espérer puisque tout est à faire (pour ce qui dépend de nous) ou à aimer (pour ce qui n'en dépend pas).

---

[4] André Conte-Sponville se dit athée et non agnostique. Quelle différence ? Un croyant est quelqu'un qui *postule* l'existence de Dieu malgré son absence totale de preuve (et pour cause, comment prouver quelque chose qui n'existe pas ?). Un agnostique est quelqu'un qui refuse de prendre position. Il choisit (lâchement à mon avis, mais sous couvert de tolérance) de dire simplement « *peut-être existe-il un dieu, mais peut-être pas* ». Enfin, un athée, c'est quelqu'un, qui vu l'absence totale de preuve (et même seulement d'indice), la relativité et la diversité extrême des croyances, *postule* l'inexistence d'une quelconque divinité. Il prend position et vit sa vie en occultant l'hypothèse « Dieu ».

[…] [*Mais*] *comment peut-on être heureux et aimer la vie lorsque l'on sait que, de toute façon, on va mourir ?*
C'est ce qu'il y a de tragique dans la condition humaine… […] La sagesse est […] d'aimer la vie comme elle est, fragile, morelle, passagère, au lieu de l'espérer autre (immortelle). […] La mort n'est pas oubliée, mais le fait de savoir que l'on va mourir ne change rien à ce que l'on vit ici et maintenant. La mort n'empêche d'être heureux que ceux qui espèrent le bonheur pour plus tard, pour toujours. […] Pour ceux qui, au contraire, vivent le bonheur comme une ouverture, mais actuelle, à une joie possible ou réelle, la mort ne fait plus de problème, parce que la vie est la solution. Et la vie n'a pas besoin pour cela d'être immortelle ! Il s'agit d'aimer la vie, mais de l'aimer telle qu'elle est, c'est-à-dire éphémère. […] Si nous pensons la mort lucidement, la vie, dans sa brièveté même, n'en devient que plus précieuse. C'est précisément parce que la vie ne durera pas toujours, parce que nous allons mourir, que chaque moment a un prix irremplaçable. […]
Penser à la mort, c'est une façon d'aimer encore davantage la vie. Bien loin que cela nous empêche d'être heureux, cela doit nous pousser à l'être sans attendre !

Sans attendre quoi ?
[…] Cela veut dire sans attendre d'être des sages [*ou morts (pour les croyants)*]. […] Le bonheur n'est pas le but du chemin, il est le chemin même. Chemin cahotant, approximatif, difficile ? Oui, presque toujours. Mais si nous n'aimons pas la difficulté ou si nous ne l'acceptons pas, comment pourrions-nous aimer la vie ? Le bonheur n'est pas un repos ; c'est un effort qui réussit ou un échec qui se surmonte. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de bonheur sans courage, et c'est ce qui donne raison aux stoïciens. Mais il y en a encore moins sans plaisir, c'est ce qui donne raison à Epicure, et sans amour, c'est ce qui donne raison à Socrate qui ne se voulait expert qu'en amour, à Aristote (« *aimer c'est se réjouir* »), à Montaigne (« *pour moi donc, j'aime la vie* »), à Spinoza (« *l'amour est une joie* »), à Freud (quand on a perdu « la capacité d'aimer », c'est qu'on est malade), et à nous tous. Le plaisir n'est ni dans l'être ni dans l'avoir. Il est dans l'action, dans le plaisir et dans l'amour.

Texte original, contracté et annoté (sauf mention contraire) par **Piero**
(avec l'aimable autorisation supposée des auteurs),
« *Des livres et les idées !* » n°13, 2005.
Chaque mois, Piero propose un condensé de différents textes.
Pour en connaître la liste et/ou pour les recevoir : nunge.gillet@free.fr